

2. Beschwerdeverfahren (Art. 86 ff. OG).

Procédure de recours de droit civil.

82. Arrêt de la II^e section civile du 15 mai 1913 dans la cause Municipalité de Nyon contre époux Favey-Pécoud.

Privation de la puissance paternelle: Lorsque, d'après la procédure cantonale, l'autorité municipale du domicile des parents n'est pas partie au procès, elle n'a pas qualité pour recourir au Tribunal fédéral contre la décision refusant de prononcer la privation de la puissance paternelle.

Le 31 décembre 1912, la Municipalité de Nyon a prié le Préfet du district de Nyon de dénoncer au Département de l'Intérieur pour abandon de famille les époux Favey-Pécoud. Le Préfet a transmis cette demande au Département avec préavis favorable. Le Département a alors invité le Juge de Paix du Cercle de Nyon à instruire une enquête en vue de l'application éventuelle de l'art. 285 CCS concernant la déchéance de la puissance paternelle.

Après enquête et sur le vu d'un préavis du Procureur général, la Justice de Paix a prononcé contre les époux Favey la déchéance de la puissance paternelle, a nommé un tuteur aux trois enfants mineurs et a ordonné qu'ils seraient remis à l'institution de l'enfance malheureuse et abandonnée.

Ce prononcé a été communiqué à la Municipalité de Nyon, au Département de l'Intérieur, au Parquet et aux époux Favey. Ceux-ci ont recouru au Tribunal cantonal. Soit la Municipalité de Nyon, soit le Ministère public auxquels le recours a été communiqué ont conclu à ce qu'il soit écarté. Par arrêt du 17 mars 1913, le Tribunal cantonal a admis le recours et réformé le prononcé de la Justice de Paix, en ce sens que les époux Favey continueront à exercer la puissance paternelle et le droit de garde sur leurs enfants, l'autorité tutélaire devant prendre néanmoins les mesures prévues à l'art. 283 CCS.

Cet arrêt a été communiqué à la Municipalité de Nyon qui a recouru en temps utile au Tribunal fédéral en concluant à ce qu'il soit fait application aux époux Favey de l'art. 285 et subsidiairement de l'art. 284 CCS.

Statuant sur ces faits et considérant en droit:

Il y a lieu tout d'abord de rechercher si la Municipalité de Nyon avait qualité pour recourir. Pour qu'on pût lui reconnaître cette qualité, il faudrait à tout le moins que, d'après la législation vaudoise, elle fût considérée comme partie au procès qui s'est déroulé devant les instances cantonales. Or, tel n'est pas le cas. Aux termes de l'art. 36 révisé de la loi du 24 août 1888 sur l'assistance des pauvres, l'autorité communale est tenue de signaler au Préfet les faits qui sont de nature à motiver l'application de l'art. 285 CCS. Mais son rôle se borne là. Le Préfet soumet le cas au Département de l'Intérieur et c'est celui-ci qui dénonce, s'il y a lieu, les parents à la Justice de Paix compétente; le même droit de dénonciation appartient aussi aux membres de la famille et enfin, la Justice de Paix peut également se saisir d'office (art. 67 loi vaudoise d'introduction du CCS). La qualité de partie dénonçante est donc attribuée uniquement au Département de l'Intérieur et aux membres de la famille, à l'exclusion de la Municipalité, et celle-ci n'a dès lors pas le droit de prendre part au procès et de recourir au Tribunal cantonal contre le prononcé de la Justice de Paix, ce droit n'appartenant, d'après l'art. 448 Cpc vaudois, que « à la partie dénonçante, aux parents dénoncés et au Ministère public ». Du moment que, à teneur de la législation vaudoise, la Municipalité reste ainsi étrangère au procès en déchéance de la puissance paternelle, il est bien évident qu'elle ne saurait être admise à recourir au Tribunal fédéral contre l'arrêt par lequel ce procès s'est terminé. Dans ces conditions, il est superflu d'examiner si — à supposer que la législation vaudoise lui eût reconnu la qualité de partie au procès — elle aurait été, au point de vue du droit fédéral, légitimée à recourir (voir sur cette question, *Praxis* II Nr. 51 et 79*).

* RO 38 II p. 449 et suiv., 39 II p. 9 et suiv.

Par ces motifs,

le Tribunal fédéral

prononce:

Il n'est pas entré en matière sur le recours.

3. Revision. — De la Revision.

83. **Urteil der II. Zivilabteilung vom 12. Juni 1913**
in Sachen **Fetscher**, Revisions-Kl.,
gegen **Maschinenfabrik Orsikon A.-G.**, Revisions-Bekl.

Art. 192 BZP: Das Vorbringen neuer Tatsachen, wodurch eine im angefochtenen Urteil enthaltene Schlussfolgerung entkräftet werden soll, oder die Berufung auf einen neuen Augenschein oder eine neue Expertise bildet keinen Revisionsgrund.

A. — Durch Urteil vom 3. Juli 1912 hat das Bundesgericht ein Urteil der I. Appellationskammer des zürcherischen Obergerichtes vom 20. März 1912 bestätigt, wodurch die Klage des Revisionsklägers gegen die Revisionsbeklagte auf Zahlung von 5000 Fr. nebst Zins abgewiesen worden war.

B. — Am 7. Mai 1913 hat der Revisionskläger ein Gesuch um Revision des genannten bundesgerichtlichen Urteiles eingereicht mit dem Begehren, es sei die Richtigkeit der neu vorgebrachten Tatsachen konstatieren zu lassen, „das frühere Urteil zu widerrufen und ein neues Urteil unter Zugrundelegung der neuen Beweismittel und unter voller Würdigung des Art. 2 Abs. 3 ZG auszufällen.“

Der Revisionskläger macht geltend, daß er im Sinne des Art. 192 Ziff. 2 BZP entschiedene Beweismittel aufgefunden habe, deren Beibringung ihm im frühern Verfahren unmöglich gewesen sei, und daß somit die Revision des bundesgerichtlichen Urteiles vom 3. Juli 1912 stattfinden müsse. Er führt zur Begründung folgendes aus: Seit der Fällung des erwähnten Urteiles habe die Revisionsbeklagte auf Verlangen des eidgenössischen Fabrik-

inspektors an der Fräse, an der sich der Revisionskläger verletzt hatte, ein „Verdeck“ und einen Späneabsauger angebracht. Darauf habe es sich herausgestellt, daß durch diese Vorrichtungen keineswegs der Betrieb erschwert oder die Leistungsfähigkeit der Maschine herabgesetzt werde, und daß somit das Gutachten des gerichtlichen Experten in dieser Beziehung unrichtig gewesen sei. „Diese Tatsache bilde für den Revisionskläger das längst ersehnte Beweismittel, dessen Beibringung ihm im früheren Verfahren unmöglich gewesen“ sei. Er habe davon erst durch eine Notiz in der Schweiz-Metallarbeiterzeitung vom 3. Mai 1913 Kenntnis erhalten.

C. — Die Revisionsbeklagte hat beantragt, das Revisionsbegehren sei abzuweisen. Sie gibt zu, daß an der Fräsmaschine im Dezember 1912 und Januar 1913 eine Vorrichtung zum Absaugen der Späne angebracht worden sei, bestreitet jedoch, daß die Fräse so gedeckt worden sei, daß es nicht mehr möglich wäre, sie mit den Fingern zu berühren. In rechtlicher Beziehung macht die Revisionsbeklagte in erster Linie geltend, daß das Revisionsgesuch verspätet sei, weil bei dessen Einreichung mehr als drei Monate seit der Entdeckung des angeblichen Revisionsgrundes verfloßen gewesen seien. Sie legt ein von Morf, dem Vertreter des Revisionsklägers, im Dezember 1912 verfaßtes Flugblatt vor, worin bemerkt wird, daß der Fabrikinspektor die Erstellung eines Fräsenverdeckes und eines Späneabsaugers verlangt habe, und behauptet gestützt hierauf, daß der Revisionskläger schon im Dezember 1912 von der Erstellung der Absaugvorrichtung Kenntnis gehabt habe. In zweiter Linie bestreitet die Revisionsbeklagte, daß der Revisionsgrund des Art. 192 Ziff. 2 BZP gegeben sei.

Das Bundesgericht zieht in Erwägung:

1. — Ob das Revisionsgesuch verspätet sei, kann dahingestellt bleiben, weil sich ohne weiteres dessen Unbegründetheit ergibt.

Der Revisionskläger bringt neue, nach dem angefochtenen bundesgerichtlichen Urteil eingetretene Tatsachen vor, nämlich die Anbringung bestimmter Vorrichtungen an der Fräse, sowie deren Wirkung auf den Betrieb, und macht geltend, daß aus diesen Tatsachen geschlossen werden müsse, die dem angefochtenen Urteil zu Grunde liegende, auf das Expertengutachten gestützte Annahme, eine die Messerwalze der Fräse auf allen Seiten umgebende Schutz-